

# NIZAR QABBANI



*Je porte le temps brûlé dans mes yeux et je voyage vers vous.  
Je porte Beyrouth, poème poignardé, sur la paume de ma main  
et je présente son corps à tous comme le témoignage  
d'une époque arabe qui fait profession d'assassiner les poèmes.*

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

# NIZAR QABBANI



J'essaie, depuis l'enfance, de dessiner ces pays  
Qu'on appelle-allégoriquement-les pays des Arabes  
Pays qui me pardonneraient si je brisais le verre de la lune...  
Qui me remercieraient si j'écrivais un poème d'amour  
Et qui me permettraient d'exercer l'amour  
Aussi librement que les moineaux sur les arbres...

J'essaie de dessiner des pays...  
Qui m'apprendraient à toujours vivre au diapason de l'amour  
Ainsi, j'étendrai pour toi, l'été, la cape de mon amour  
Et je presserai ta robe, l'hiver, quand il se mettra à pleuvoir...

J'essaie de dessiner des pays...  
Avec un Parlement de jasmin...  
Avec un peuple aussi délicat que le jasmin...  
Où les colombes sommeillent au-dessus de ma tête  
Et où les minarets dans mes yeux versent leurs larmes  
J'essaie de dessiner des pays intimes avec ma poésie  
Et qui ne se placent pas entre moi et mes rêveries  
Et où les soldats ne se pavanent pas sur mon front

J'essaie de dessiner des pays...  
Qui me récompensent quand j'écris une poésie  
Et qui me pardonnent quand déborde le fleuve de ma folie...

J'essaie de dessiner une cité d'amour  
Libérée de toutes inhibitions...  
Et où la féminité n'est pas égorgée... ni nul corps opprimé

J'ai parcouru le Sud... J'ai parcouru le Nord...  
Mais en vain...  
Car le café de tous les cafés a le même arôme...  
Et toutes les femmes une fois dénudées  
Sentent le même parfum...  
Et tous les hommes de la tribu ne mastiquent point ce qu'ils  
mangent  
Et dévorent les femmes une à la seconde

J'essaie depuis le commencement...  
De ne ressembler à personne...  
Disant non pour toujours à tout discours en boîte de conserve  
Et rejetant l'adoration de toute idole...

J'essaie de brûler tous les textes qui m'habillent  
Certains poèmes sont pour moi une tombe  
Et certaines langues linceul.  
Je pris rendez-vous avec la dernière femme  
Mais j'arrivai bien après l'heure

J'essaie de renier mon vocabulaire  
De renier la malédiction du "Mubtada" et du "Khabar"  
De me débarrasser de ma poussière et me laver le visage à  
l'eau de pluie...  
J'essaie de démissionner de l'autorité du sable...  
Adieu Koraich...  
Adieu Kouleib...  
Adieu Mudar...

J'essaie de dessiner ces pays  
Qu'on appelle-allégoriquement- les pays des Arabes,  
Où mon lit est solidement attaché,  
Et où ma tête est bien ancrée,  
Pour que je puisse différencier entre les pays et les vaisseaux...  
Mais... ils m'ont pris ma boîte de dessin,  
M'interdisent de peindre le visage de mon pays... ;

J'essaie depuis l'enfance  
D'ouvrir un espace en jasmin.  
J'ai ouvert la première auberge d'amour... dans l'histoire des  
Arabes...  
Pour accueillir les amoureux...  
Et j'ai mis fin à toutes les guerres d'antan entre les hommes et  
les femmes,  
Entre les colombes... et ceux qui égorgent les colombes...  
Entre le marbre... et ceux qui écorchent la blancheur du  
marbre...  
Mais... ils ont fermé mon auberge...

Disant que l'amour est indigne de l'Histoire des Arabes  
De la pureté des Arabes...  
De l'héritage des Arabes...  
Quelle aberration !

J'essaie de concevoir la configuration de la patrie ?  
De reprendre ma place dans le ventre de ma mère,  
Et de nager à contre-courant du temps,  
Et de voler figues, amandes, et pêches,  
Et de courir après les bateaux comme les oiseaux  
J'essaie d'imaginer le jardin de l'Éden  
Et les potentialités de séjour entre les rivières d'onix  
Et les rivières de lait...  
Quand me réveillant... je découvris la futilité de mes rêves.  
Il n'y avait pas de lune dans le ciel de Jéricho...  
Ni de poisson dans les eaux de l'Euphrate...  
Ni de café à Aden...

J'essaie par la poésie... de saisir l'impossible...  
Et de planter des palmiers...  
Mais dans mon pays, ils rasant les cheveux des palmiers...  
J'essaie de faire entendre plus haut le hennissement des  
chevaux ;  
Mais les gens de la cité méprisent le hennissement !!

J'essaie, Madame, de vous aimer...  
En dehors de tous les rituels...  
En dehors de tous textes.

En dehors de toutes lois et de tous systèmes.  
J'essaie, Madame, de vous aimer...  
Dans n'importe quel exil où je vais...  
Afin de sentir, quand je vous étreins, que je serre entre mes  
bras le terreau de mon pays.

J'essaie -depuis mon enfance- de lire tout livre traitant des  
prophètes des Arabes,  
Des sages des Arabes... des poètes des Arabes...  
Mais je ne vois que des poèmes léchant les bottes du Khalife  
pour une poignée de riz... et cinquante dirhams...  
Quelle horreur !  
Et je ne vois que des tribus qui ne font pas la différence entre la  
chair des femmes...  
Et les dates mûres...  
Quelle horreur !  
Je ne vois que des journaux qui ôtent leurs vêtements intimes...  
Devant tout président venant de l'inconnu  
Devant tout colonel marchant sur le cadavre du peuple  
Devant tout usurier entassant entre ses mains des montagnes  
d'or  
Quelle horreur !

Moi, depuis cinquante ans  
J'observe la situation des Arabes.  
Ils tonnent sans faire pleuvoir  
Ils entrent dans les guerres sans s'en sortir  
Ils mâchent et rabâchent la peau de l'éloquence

Sans en rien digérer

Moi, depuis cinquante ans  
J'essaie de dessiner ces pays  
Qu'on appelle-allégoriquement- les pays des Arabes,  
Tantôt couleur de sang,  
Tantôt couleur de colère.  
Mon dessin achevé, je me demandai :  
Et si un jour on annonce la mort des Arabes...  
Dans quel cimetière seront-ils enterrés ?  
Et qui les pleurera ?  
Eux qui n'ont pas de filles...  
Eux qui n'ont pas de garçons...  
Et il n'y a pas là de chagrin  
Et il n'y a là personne pour porter le deuil !

J'essaie depuis que j'ai commencé à écrire ma poésie  
De mesurer la distance entre mes ancêtres les Arabes et moi-  
même.  
J'ai vu des armées... et point d'armées...  
J'ai vu des conquêtes et point de conquêtes...  
J'ai suivi toutes les guerres sur la télé...  
Avec des morts sur la télé...  
Avec des blessés sur la télé...  
Et avec des victoires émanant de Dieu... sur la télé...

Oh mon pays, ils ont fait de toi un feuilleton d'horreur  
Dont nous suivons les épisodes chaque soir

Comment te verrions-nous s'ils nous coupent le courant?  
Moi, après cinquante ans,  
J'essaie d'enregistrer ce que j'ai vu...  
J'ai vue des peuples croyant que les agents de renseignements  
Sont ordonnés par Dieu... comme la migraine... comme le  
rhume...  
Comme la lèpre... comme la gale...  
J'ai vue l'arabisme mis à l'encan des antiquités.



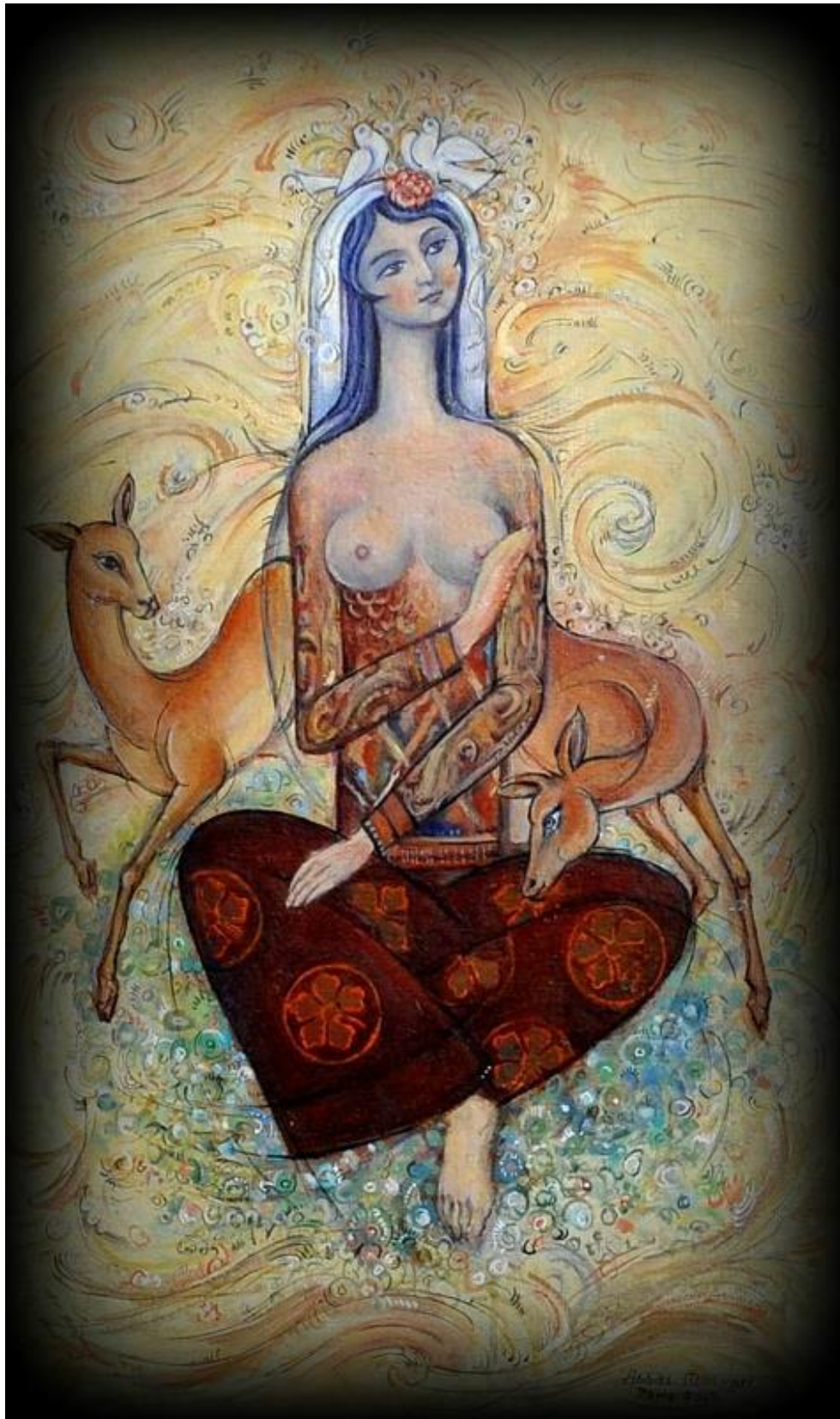
Œuvre Wasma Al Agha

## **IL ME FAIT ENTENDRE DES MOTS**

Il me fait entendre ...Quand il me fait danser  
Des mots, qui ne sont pas comme tous les mots  
Il me prend d'au-dessous de mes bras  
Il me plante dans un des nuages



Et la pluie noire dans mes yeux  
Il me prend avec lui...il me prend  
Pour une soirée de bal rose  
Et moi comme une petite fille dans sa main  
Comme une plume prise dans les airs  
Il m'apporte sept lunes  
Et un bouquet de chansons  
Il m'offre un soleil... Il m'offre  
Un été... Et un escadron d'hirondelles  
Il m'informe que je suis son chef d'œuvre  
Et que je vau des milliers d'étoiles  
Et que je suis un trésor ...Et que je suis  
Le plus beau tableau qu'il ait vu  
Il raconte des choses qui m'étourdissent  
Qui me font oublier le bal et les pas  
Des mots qui bouleversent mon histoire  
Qui me rendent une femme instantanément  
Il me construit un palais de mirage  
Que je n'habite que quelques instants  
Et je reviens... je reviens à ma table  
Rien avec moi... Sauf des mots.



Œuvre Abbas Moayeri

Non loin de moi, elle prit un siège, s'y installa sans hâte et fut comme une rose exposant sa nonchalance sur la lèvre du vase.

Le papier d'une lettre apparut, humble et soumis, dans sa main, moissonnant un reste de sa fidélité.

Ma tasse de café s'échappait, elle, sans cesse de ma main, dans le désir de rejoindre sa tasse.

Ô le tourment infligé par ce capuchon dont le soleil auréolait sa tête !

Et ce poudroisement d'or que met en mouvement l'haleine de l'été !

Le voyage d'un rayon de lumière sur son genou ébranle les fondations de mon âme !

Elle, de sa tasse, humait à loisir quelques gouttes de café, et moi j'en buvais au bord de ses paupières !

Ah, ce récit conté par les deux yeux, qui me demandent d'être son esclave, comme sont les astres au ciel en leur perpétuelle ronde !

Chaque fois que je la regarde longuement, elle rit, dénudant la blancheur de neige de ses dents.

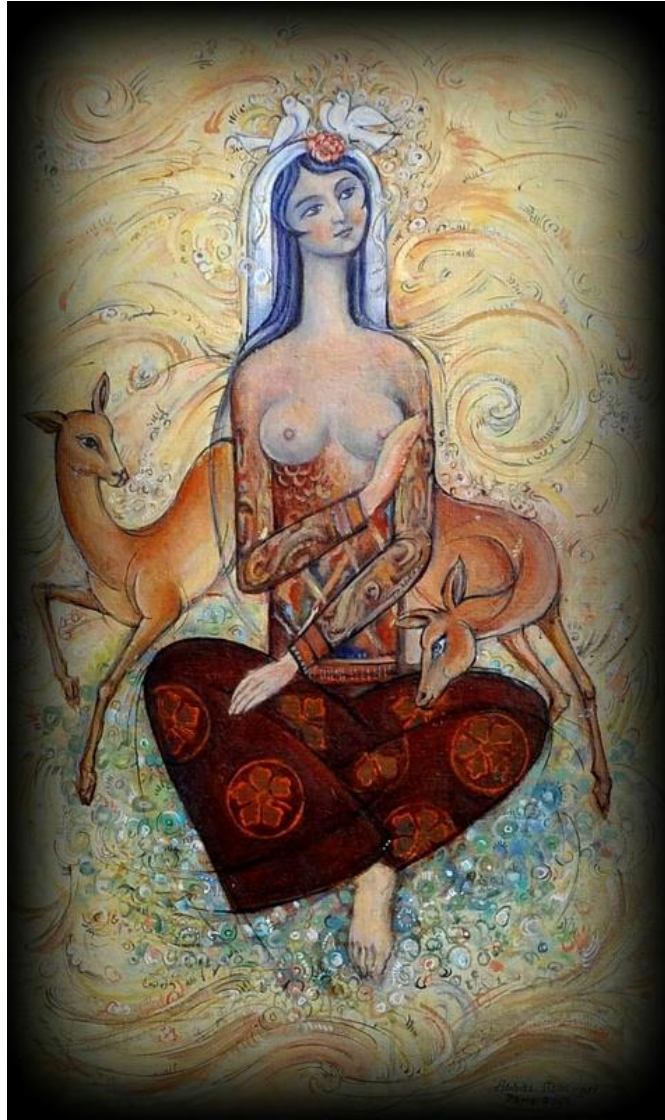
Partage avec moi le café du matin, et ne t'ensevelis pas dans la noire tristesse de l'irrésolution !

Je suis ton voisin, ô dame mienne, et les collines elles-mêmes prennent des nouvelles de leurs voisines.

Qui suis-je ? Laisse de côté les questions. Je suis une esquisse à la recherche des couleurs qui la font exister...

Un rendez-vous, Madame ? Elle sourit et me montra du doigt son adresse sur l'enveloppe.

J'y portais mes regards attentifs, et ne pus rien voir, sauf la marque du rouge à lèvres sur sa tasse de café.



Œuvre Abbas Moayeri

## JE LIS TON CORPS...ET ME CULTIVE

Le jour où s'est arrêté  
Le dialogue entre tes seins  
Dans l'eau prenant leur bain  
Et les tribus s'affrontant pour l'eau  
L'ère de la décadence a commencé,  
Alors la guerre de la pluie fut déclarée  
Par les nuages  
Pour une très longue durée,

La grève des vols fut déclenchée  
Par la gente ailée,  
Les épis ont refusé  
De porter leurs semences  
Et la terre a pris la ressemblance  
D'une lampe à gaz.

Le jour où ils m'ont de la tribu chassé  
Parce qu'à l'entrée de la tente j'ai déposé  
Un poème  
L'heure de la déchéance a sonné.  
L'ère de la décadence  
N'est pas celle de l'ignorance  
Des règles grammaticales et de conjugaison,  
Mais celle de l'ignorance  
Des principes qui régissent le genre féminin,  
Celle de la rature des noms de toutes les femmes  
De la mémoire de la patrie.

O ma bien aimée,  
Qu'est-ce donc que cette patrie  
Qui se comporte avec l'Amour  
En agent de la circulation ?  
Cette patrie qui considère que la Rose  
Est un complot dirigé contre le régime,  
Que le Poème est un tract clandestin  
Rédigé contre le régime?  
Qu'est-ce donc que ce pays

Façonné sous forme de criquet pèlerin  
Sur son ventre rampant  
De l'Atlantique au Golfe  
Et du Golfe à l'Atlantique,  
Parlant le jour comme un saint  
Et qui, la nuit tombant,  
Est pris de tourbillon  
Autour d'un nombril féminin?

Qu'est-ce donc cette patrie  
Qui exerce son infamie  
Contre tout nuage de pluie chargé,  
Qui ouvre une fiche secrète  
Pour chaque sein de femme,  
Qui établit un PV de police  
Contre chaque rose?

Ô bien aimée  
Que faisons-nous encore dans cette patrie  
Qui craint de regarder  
Son corps dans un miroir  
Pour ne pas le désirer?  
Qui craint d'entendre au téléphone  
Une voix féminine  
De peur de rompre ses ablutions?  
Que faisons-nous dans cette patrie égarée  
Entre les œuvres de Chafi'i et de Lénine,  
Entre le matérialisme dialectique

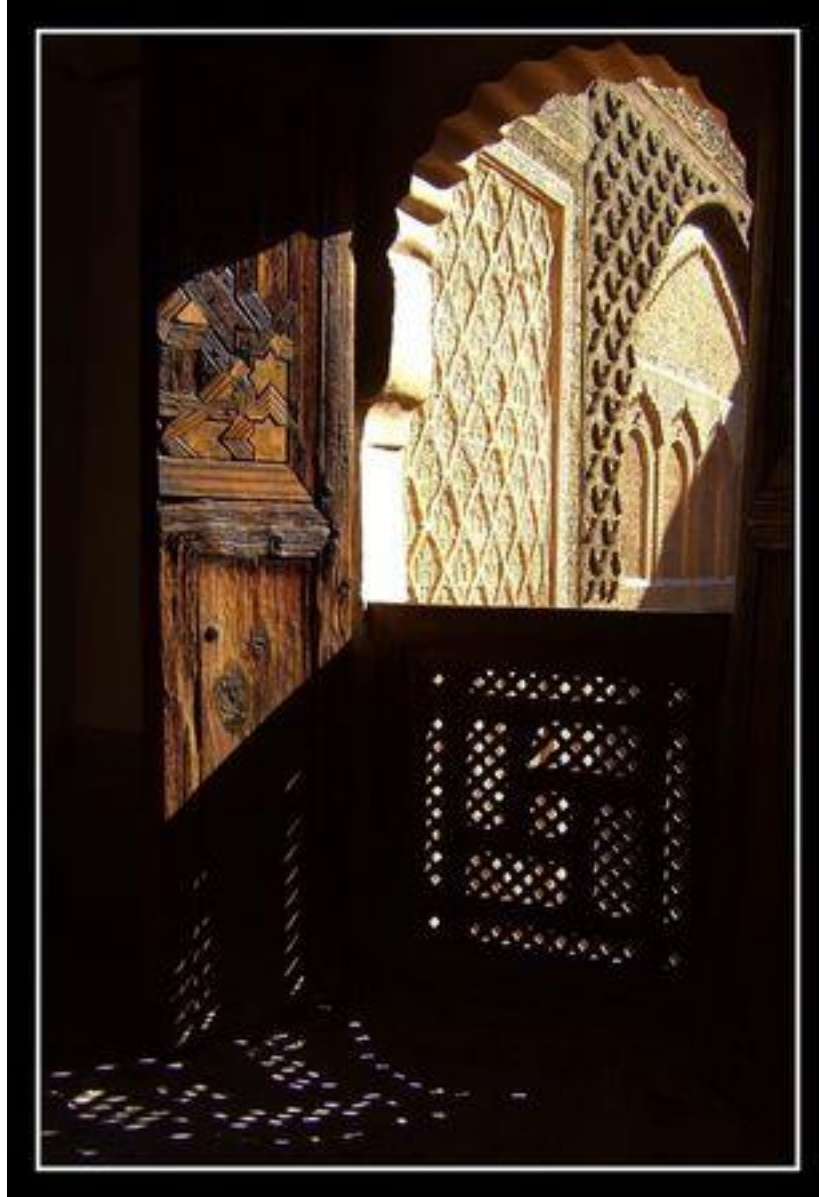
Et les photos pornos,  
Entre les exégèses coraniques  
Et les revues Play Boy,  
Entre le groupe mutazilite  
Et le groupe des Beatles,  
Entre Rabi'a-l-'Adaouya  
Et Emmanuelle?

Ô toi être étonnant  
Comme un jouet d'enfant  
Je me considère comme homme civilisé  
Parce que je suis ton Amant,  
Et je considère mes vers comme historiques  
Parce qu'ils sont tes contemporains.  
Toute époque avant tes yeux  
Ne peut être qu'hypothétique,  
Toute époque après tes yeux  
N'est que déchirement ;  
Ne demande donc pas pourquoi  
Je suis avec toi :  
Je veux sortir de mon sous-développement  
Pour vivre l'ère de l'Eau,  
Je veux fuir la République de la Soif  
Pour pénétrer dans celle du Magnolia,  
Je veux quitter mon état de Bédouin  
Pour m'asseoir à l'ombre des arbres,  
Je veux me laver dans l'eau des Sources  
Et apprendre les noms des Fleurs.



Je veux que tu m'enseignes  
La lecture et l'écriture  
Car l'écriture sur ton corps  
Est le début de la connaissance :  
S'y engager est s'engager  
Sur la voie de la civilisation.  
Ton corps n'est pas ennemi de la Culture,  
Mais la culture même.  
Celui qui ne sait pas faire la lecture  
De l'Alphabet de ton corps  
Restera analphabète sa vie durant.

*Je porte le temps brûlé dans mes yeux et je voyage vers vous. Je porte  
Beyrouth, poème poignardé, sur la paume de ma main et je présente  
son corps à tous comme le témoignage d'une époque arabe qui fait  
profession d'assassiner les poèmes.*



Photographie Marc Panchaud

De terrorisme on nous accuse  
Si nous osons prendre défense  
De notre femme et de la rose  
Et de l'azur et du poème  
Si nous osons prendre défense  
D'une patrie sans eau sans air

D'une patrie qui a perdu  
Sa tente et sa chamelle  
Et même son café noir.

De terrorisme on nous accuse  
Si nous osons prendre défense  
De la crinière  
De la reine de Saba  
Des lèvres de Maysoun  
Des noms de nos plus belles filles,  
Du khôl qui de leurs cils  
En pluie retombe  
Comme une chose révélée.  
Certes vous ne trouverez pas  
En ma possession  
De poésie secrète  
Ni de parler énigmatique  
Ou des ouvrages clandestins,  
Et par devers moi je ne garde  
Aucun poème traversant  
La rue, caché derrière son voile.

De terrorisme on nous accuse  
Quand nous décrivons les dépouilles  
D'une patrie  
Décomposée et dénudée  
Et dont les restes en lambeaux  
Sont dispersés aux quatre vents...,

D'une patrie  
Cherchant son adresse et son nom...  
D'une patrie ne conservant  
De ses antiques épopées  
Que les élégies de Khansa,  
D'une patrie  
Où ni le rouge, ni le jaune, ni le vert  
Ne teignent plus les horizons,  
D'une patrie qui nous défend  
D'écouter les informations  
Ou d'acheter quelque journal,  
D'une patrie où les oiseaux  
Sont censurés dans leurs chansons,  
D'une patrie où, terrifiés,  
Les écrivains ont pris le pli  
D'écrire la page du néant,  
D'une patrie  
Qui ressemblerait dans sa forme  
A la poésie  
Dans notre pays  
Sorte de langage égaré  
Improvisé  
Sans aucun lien avec les êtres  
Sans aucun lien avec leur terre  
Ni avec les problèmes  
Dans lesquels ils se débattent vainement,  
D'une patrie allant pieds nus  
Et sans aucune dignité

Vers la paix négociée  
D'une patrie  
Où les hommes pris de panique  
Ont fait pipi dans leurs culottes  
Et où ne restent que les femmes.  
Le sel amer est dans nos yeux  
Et sur nos lèvres,  
Il est dans nos propres propos.  
Notre âme a-t-elle été touchée  
De stérilité héritée  
Léguée par la tribu Kahtane.  
Dans notre nation,  
Il n'y a plus de Muawiya  
Plus d'Abu Sufiane  
Plus personne pour crier « Gare » !  
A la face de ceux qui ont abandonné  
A autrui notre foyer  
Et notre huile et notre pain  
Transformant notre maison  
Si heureuse en capharnaüm.  
Il ne reste plus rien de notre poésie  
Qui n'ait sur le lit sur tyran  
Perdu sa virginité.  
Du mépris nous avons pris  
Le pli de l'habitude.  
Que reste-t-il donc de l'homme  
Lorsqu'il s'habitue au mépris ?  
Je recherche dans les feuilles de l'Histoire

Usaman Ibn Munkid  
Okba Ibn Nafi',  
Je recherche Omar,  
Je recherche Hamza,  
Et Khalid chevauchant  
Vers la Grande Syrie,  
Je recherche al Mu'tacim  
Sauvant les femmes  
De la barbarie des envahisseurs  
Et des furies des flammes,  
Je recherche dans ce siècle attardé  
Et ne trouve dans la nuit  
Que des chats apeurés  
Craignant pour leur personne  
Le pouvoir des souris.  
Avons-nous été atteints  
De nationale cécité ?  
Ou bien tout simplement  
Souffrons-nous de daltonisme ?

De terrorisme on nous accuse  
Quand nous refusons notre mort  
Sous les râteaux israéliens  
Qui ratissent notre terre  
Qui ratissent notre Histoire  
Qui ratissent notre Évangile  
Qui ratissent notre Coran  
Et le sol de nos prophètes.

Si c'est là notre crime  
Que vive le terrorisme !

De terrorisme on nous accuse  
Si nous refusons que les Juifs  
Que les Mongols et les Barbares  
Nous effacent de leur main.  
Oui, nous lançons des pierres  
Sur la maison de verre  
Du Conseil de Sécurité  
Soumis à l'empereur suprême.

De terrorisme on nous accuse  
Lorsque nous refusons  
De négocier avec les loups  
Et de tendre nos deux bras  
A la prostitution.  
L'Amérique  
Ennemie de la culture humaine  
Elle-même sans culture,  
Ennemie de l'urbaine civilisation  
Dont elle-même est dépourvue,  
L'Amérique  
Bâtisse géante  
Mais sans murs.

De terrorisme on nous accuse  
Si nous refusons un siècle

Où ce pays de lui-même satisfait  
S'est érigé  
En traducteur assermenté  
De la langue des Hébreux.



## **PAIN, HASCHISH ET CLAIR DE LUNE**

Lorsqu'en Orient, naît la lune  
Les blanches terrasses s'assoupissent  
Dans des amas de fleurs,  
Les gens abandonnent leurs échoppes  
Et vont ensemble  
A la rencontre de la lune.  
Ils portent leur pain, leur phonographe  
Et les accessoires de leur drogue  
Jusqu'au sommet des montagnes.  
Ils vendent et achètent



Rêves et rêveries  
Et se meurent  
Quand la lune est en vie.  
Que fait de mon pays  
Un filet de lumière ?  
Que fait-il du pays des prophètes  
Et des âmes naïves  
Celles qui mastiquent leur tabac  
Et qui font le commerce  
De la drogue ?  
Pendant les nuits d'Orient  
Où pleine lune devient le croissant  
L'Orient lui se dévêt  
De toute dignité,  
Démissionne de tout combat.  
Les millions qui courent sans sandales  
Qui croient en la quadrigamie  
Et en la fin du monde,  
Les millions qui ne rencontrent le pain  
Que dans le rêve  
Qui, la nuit, habitent les mesures de la toux,  
Qui jamais n'ont connu la forme des médicaments,  
Meurent, cadavres, sous la lune,  
Dans mon pays  
Où les âmes naïves pleurent  
Et meurent dans leurs larmes  
Chaque fois que leur apparaît le croissant,  
Et pleurent davantage

Chaque fois qu'un luth plaintif les émeut,  
Chaque fois que les émeut  
L'hymne à la nuit du "Ya Lili"  
Mort qu'en Orient  
Nous appelons "Tawashih" et "Ya Lili".  
Dans mon pays  
Celui des âmes naïves  
Où nous ruminons les longs vers des Tawashih  
Cette tuberculose qui détruit l'Orient,  
Ces longues rengaines chantées,  
Ce notre Orient qui rumine  
Histoire, rêves langoureux et légendes surannées,  
Cet Orient recherchant tout héroïsme  
Dans la Geste  
D'Abu Zaïd al Hilali



## L'ECOLE DE L'AMOUR

Votre amour, madame, m'a fait entrer dans les cités des tristesses

Et moi avant vous je ne suis jamais allé dans les cités des tristesses

Je n'ai jamais su que les larmes sont l'être humain que l'humain sans tristesse n'était que le souvenir d'un humain

Votre amour m'a appris à être triste

Et moi depuis des siècles j'avais besoin d'une femme qui me  
rend triste une femme qui je pleurerai sur ses bras comme un  
oiseau

Une femme qui rassemble mes parties comme les morceaux  
d'un vase brisé

Votre amour chère dame m'a appris les pires manières  
Il m'a appris à regarder ma tasse mille fois en une nuit tenter  
les remèdes des guérisseurs et frapper aux portes des voyantes  
Il m'a appris à sortir de chez moi pour broser les trottoirs des  
ruelles

Et poursuivre votre visage sous la pluie et entre les feux des  
automobiles

A collecter de vos yeux des millions d'étoiles

Ô femme, qui a assommer le monde, Ô ma douleur, Ô douleur  
des Nays

Votre amour, madame, m'a fait pénétrer dans les cités de la  
tristesse

Et moi avant votre amour je ne savais pas qu'est-ce que la  
tristesse

Je n'ai jamais su que les larmes sont l'être humain que l'humain  
sans tristesse n'était que l'ombre d'un humain

Votre amour m'a appris à me comporter comme un petit  
enfant

À dessiner votre visage avec la craie sur les murs

Ô Femme qui a renversé mon histoire

Je suis égorgé en vous d'une artère à l'autre

Votre amour m'a appris comment l'amour peut modifier la  
carte du temps

Il m'a appris que lorsque j'aime, la terre cesse de tourner

Votre amour m'a appris des choses dont je n'aurai jamais  
penser

J'ai lu les contes d'enfants, je suis rentré dans les palais vierges  
des rois et j'ai rêvé d'épouser la fille du sultan

Celle dont les yeux sont plus clairs que l'eau des fontaines

Celle dont les lèvres sont plus succulentes que les roses de  
grenadines

Et j'ai rêvé de l'enlever comme les chevaliers

Et j'ai rêvé de lui offrir des paniers de perles et de « morgane »

Votre amour m'a appris chère dame ce qu'est le délire

Il m'a appris comment l'âge passe sans que la fille du sultan  
vienne



Œuvre de Maxemile

### LECON D'ART PLASTIQUE

Mon fils pose devant moi sa palette de couleurs  
Et me demande de lui dessiner un oiseau.  
Je plonge le pinceau dans la couleur grise  
Et lui dessine un carré  
Avec des barreaux et un cadenas.  
Mon fils me dit, tout surpris :  
Mais c'est une prison, père,

Ne sais-tu donc pas dessiner un oiseau ?  
Je lui dis : Mon fils, excuse-moi,  
Je ne sais plus comment sont faits les oiseaux.

Mon fils pose devant moi ses crayons de couleurs  
Et me demande de lui dessiner la mer.  
Je prends un crayon mine  
Et lui dessine un cercle noir.  
Mon fils me dit :  
Mais c'est un cercle noir, père,  
Ne sais-tu donc pas que la mer est bleue ?  
Je lui dis : Écoute, mon fils,  
Jadis, je savais très bien dessiner les mers,  
Mais on m'a confisqué ma canne à pêche,  
On m'a pris mon bateau,  
On m'a interdit toute relation avec la couleur bleue,  
Et avec le poisson de la liberté.

Mon fils pose devant moi son cahier de dessin  
Et me demande de lui dessiner un épi de blé.  
Je prends un crayon  
Et lui dessine un revolver.  
Mon fils se moque de mon ignorance  
Et me dit, tout étonné :  
Ne fais-tu donc pas la différence  
Entre un épi de blé et un revolver ?  
Je lui réponds : Écoute, mon fils,  
Je savais jadis comment était fait l'épi de blé,

Comment était la galette de pain,  
Comment était la rose,  
Mais en ce temps métallique,  
Où les arbres de la forêt  
Se sont enrôlés dans la milice  
Où la rose est en tenue léopard,  
En ce temps d'épis armés,  
D'oiseaux armés,  
De culture armée,  
Je n'achète pas une galette de pain  
Sans y trouver un revolver,  
Je ne cueille pas une rose dans un bosquet  
Sans qu'elle me menace de son arme,  
Je ne feuillette pas un livre dans une librairie  
Sans qu'il explose entre mes mains.

Mon fils s'assoit sur le bord de mon lit  
Et me demande de lui réciter un poème.  
Je verse une larme sur l'oreiller.  
Il la ramasse et me dit :  
Mais c'est une larme, père, et non un poème,  
Je lui dis :  
Quand tu seras grand  
Et que tu liras la somme de la poésie arabe,  
Tu sauras que le mot et la larme sont frère et sœur  
Et que le poème arabe  
N'est qu'une larme qui coule entre les doigts.  
Mon fils pose devant moi sa boîte de couleurs



Et me demande de lui dessiner une patrie.  
Le pinceau tremble dans ma main  
Et je fonds en larmes





### Œuvre de Willy Ronis

Je lis ton corps et ...me cultive  
O toi être étonnant  
Comme un jouet d'enfant  
Je me considère comme homme civilisé  
Parce que je suis ton Amant,  
Et je considère mes vers comme historiques  
Parce qu'ils sont tes contemporains.

Toute époque avant tes yeux  
Ne peut être qu'hypothétique,  
Toute époque après tes yeux  
N'est que déchirement ;  
Ne demande donc pas pourquoi  
Je suis avec toi :  
Je veux sortir de mon sous-développement  
Pour vivre l'ère de l'Eau,  
Je veux fuir la République de la Soif  
Pour pénétrer dans celle du Magnolia,  
Je veux quitter mon état de Bédouin  
Pour m'asseoir à l'ombre des arbres,  
Je veux me laver dans l'eau des Sources  
Et apprendre les noms des Fleurs.  
Je veux que tu m'enseignes  
La lecture et l'écriture  
Car l'écriture sur ton corps  
Est le début de la connaissance :  
S'y engager de la connaissance :  
S'y engager est s'engager  
Sur la voie de la civilisation.  
Ton corps n'est pas ennemi de la Culture,  
Mais la culture même.  
Celui qui ne sait pas faire la lecture  
De l'Alphabet de ton corps  
Restera analphabète sa vie durant

**NIZAR QABBAN**

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

# NIZAR QABBANI



*Je porte le temps brûlé dans mes yeux et je voyage vers vous.  
Je porte Beyrouth, poème poignardé, sur la paume de ma main  
et je présente son corps à tous comme le témoignage  
d'une époque arabe qui fait profession d'assassiner les poèmes.*

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)